

C'est demain que sera célébré, en grande pompe, à l'Opéra, le centenaire de Meyerbeer et qu'on couronnera le buste du maître qui a pour auteur un sculpteur de talent, M. Paul Fournier.

Depuis huit jours et plus, on s'est beaucoup occupé, un peu partout, du célèbre compositeur de *Robert le Diable*, des *Huguenots*, du *Prophète* et de *l'Africaine*. Presque tout a été dit, en cette occasion, sur le Meyerbeer musicien, et nous possédons maintenant un Meyerbeer anecdotique à peu près complet. Rien ou presque rien de ce qui concernait le condisciple de Weber n'a été omis: on a été jusqu'à nous parler de son âne (Cadet Meyerbeer) durant deux grandes colonnes!

De son côté, *l'Écho de Paris* n'a pas négligé de donner sa note intéressante en ce concert de souvenirs et de jugements; et, dans son supplément de dimanche dernier, notre journal donnait, en même temps que deux importants autographes du maître représentés par une lettre italienne à Rossini et par une longue supplique française à Levasseur, la célèbre basse chantante, un long article inédit de M. André Maurel sur l'homme et sur l'artiste.

Pour ma part, j'ai estimé qu'il ne serait pas dénué de tout intérêt d'aller voir quelques-uns des créateurs des opéras de Meyerbeer, et de leur faire un peu raconter.

Chez Mme Marie Sasse

Je me suis d'abord rendu chez Mme Marie Sasse.

Ah! Mme Marie Sasse ne partage pas sur Meyerbeer l'opinion de M. André Maurel qui l'appelle le «d'Ennery de la musique».

– «Meyerbeer, monsieur! mais qui oserait contester que ce fut un maître? Songe-t-on seulement à le discuter?

– «On a, maintenant, toutes les audaces, madame.

– «C'est qu'il faut, à mon avis, être très audacieux pour contester la maîtrise à Meyerbeer. Evidemment, sa musique n'est plus la musique d'aujourd'hui, et, pourtant, vous savez en quelle faveur elle est toujours.»

Comme je ne suis pas d'une compétence féroce en matière musicale, je n'objectai rien à l'éloge sans restriction que me fit de Meyerbeer Mme Marie Sasse. Je crois, au demeurant, qu'on peut accorder à cette artiste quelque compétence. A ce propos, je me rappelle qu'il est question, au Conservatoire, de confier des cours à des professeurs femmes. Eh bien! je crois que, le cas échéant, Mme Marie Sasse se trouvera toute désignée pour être la titulaire d'un de ces cours. Son passé artistique la recommande assez, et des élèves telles que Mmes Caron et Nardi – pour n'en pas citer d'autres – parlent suffisamment en sa faveur par la réputation qu'elles ont obtenu grâce à elle.

– «C'est moi, me dit l'aimable femme, qui eus l'honneur d'être choisie par Meyerbeer pour créer le rôle de *Selika* dans *l'Africaine*. J'ai débuté très jeune à l'Opéra. Dans *Robert le Diable*, j'avais repris le rôle d'*Alice*. Le maître m'y entendit et commença à s'intéresser à moi. Après les *Vêpres siciliennes*, il me fit reprendre *Valentine*, des *Huguenots*. Nous répétâmes ensemble le rôle longuement et avec la plus extrême minutie. Au cours des répétitions, Meyerbeer montrait de l'animation, beaucoup d'animation, mais il demeurait d'une grande correction et plaisantait rarement. Il plaisantait même si peu que je ne saurais, quand je le voudrais, vous rapporter de lui aucun mot particulièrement intéressant. Ce n'était pas un homme à boutades. Le travail, avec lui, était exclusivement sérieux. Ce n'est pas que Meyerbeer fût d'allures rébarbatives. Il m'apparut, au contraire, plutôt sympathique, et jamais il ne se permit à mon égard aucune observation même un peu rude.

– «Ce fut donc sous la directions [direction] de Meyerbeer que je chantai *Valentine* à l'Opéra. Vous entendez bien que je ne veux pas dire qu'il fût directeur de l'Académie nationale de musique. Le directeur en était alors M. Perrin. Meyerbeer assista à ma représentation des *Huguenots* de la troisième loge de face: c'est dans cette loge qu'il avait accoutumé de se tenir. On me rapporta qu'après le grand duo de troisième acte, il s'écria: «J'ai enfin trouvé ma *Selika!*» Il est bon de vous dire que *l'Africaine* était composée depuis plusieurs années, et que Meyerbeer n'avait pas encore rencontré d'artiste pour incarner le rôle comme il entendait qu'il fût incarné. Ni Mme Borghi-Mamo, ni Mme Tedesco, ni Mme Gueymard, n'avaient, pour cette création, su fixer son choix.

– «Hélas! le maître ne devait pas voir représenter cet opéra tant choyé par lui!... Il mourut peu de temps après ma reprise des *Huguenots*. M. Perrin s'en fut à Berlin, avec le corps, pour assister à l'ouverture du testament, sur lequel Faure et moi nous étions désignés pour créer *l'Africaine*. C'est M. Fétis, à cette époque directeur du Conservatoire de //3// Bruxelles, qui fut délégué par la famille pour présider aux études de l'œuvre. Ces études durèrent sept mois.

– «Si j'ai bonne mémoire, *l'Africaine* fut représentée en mai de l'année 1885, un an environ après la mort du maître. J'ai joué plus de six cents fois le rôle de *Selika*: deux cents fois de suite à l'Opéra, et près de quatre cents fois en province et durant le cours de ma carrière italienne.

– «J'ai, je ne saurais trop l'affirmer, le plus grand culte pour la mémoire de Meyerbeer; et à mon admiration se mêle, je l'avoue, beaucoup de reconnaissance.»

Aussi Mme Marie Saase [Sasse] n'aura-t-elle garde de manquer de se trouver demain sur la scène de l'Opéra, (avec les artistes créateurs des opéras de Meyerbeer), au moment du couronnement du buste du maître.

M. Faure, chez qui je me suis fait ensuite conduire, était alité, et son médecin venant de lui interdire toute audience, j'ai eu le regret de m'en aller sans avoir pu le voir.

M. Faure est, paraît-il, assez souffrant, puisqu'il garde la chambre depuis quinze jours.

J'espère qu'il se rétablira promptement.

Chez M. Duprez

Il était assurément des plus curieux d'aller voir M. Duprez, un des artistes que préféra Meyerbeer. C'est ce que j'ai fait.

M. Duprez, qui a aujourd'hui quatre-vingt-cinq ans, mène, au numéro 40 de la rue Condorcet, en compagnie de son fils, la vie la plus calme, après avoir mené pendant tant d'années l'existence la plus mouvementée et la plus brillante que ténor ait jamais vécue.

J'ai eu le plaisir de trouver M. Duprez en bonne santé. Il était confortablement installé dans sa chambre devant sa table, et je vous donne en mille à deviner ce qu'il était en train d'écrire.

Ne cherchez pas, vous ne devineriez pas. M. Duprez s'occupait à composer. De la musique? me demanderez-vous. Non, mieux que ça! Quoi donc? *Des vers!!!*

Oui, des vers.

Mais allons notre train.

– «Meyerbeer? fit tout de suite M. Duprez, qui lâcha la plume pour se tourner vers moi. C'était un grandissime musicien, monsieur! Je n'eus jamais avec lui que les meilleures relations. Quand je revins d'Italie, en 1836, et après mes débuts, à l'Opéra, dans *Guillaume Tell*, je vis, un soir, Meyerbeer venir à moi et me tendre la main en me disant: «Vous êtes chanteur italien; vous n'aimez peut-être pas ma musique.» Je lui dis: «Mon maître, j'aime toutes les musiques, surtout les bonnes, et la vôtre particulièrement. Voulez-vous que je vous joue *Robert [le Diable]* ou les *Huguenots*?» Il me répondit: «*Robert* est en plein succès, c'est vrai; mais mes *Huguenots* n'ont pas encore beaucoup de représentations». Je lui dis alors: «je vais vous chanter vos *Huguenots*». Et, treize jours après, j'étais sur la scène de l'Opéra, avec le succès que l'on sait. J'ai pris le rôle à la quarante-cinquième représentation. Un jour, de retour de Berlin, Meyerbeer me vint voir: «nous sommes, me dit-il, à la soixantième représentation de mes *Huguenots*. Je suis persuadé que nous n'irons pas à la quatre-vingtième.

– «Mais, mon maître, m'écriai-je, comment pouvez-vous dire cela, puisque vous êtes en plein succès!

– «Non, insista-t-il, en hochant la tête, je vous dis que nous n'y arriverons pas.

– «Eh bien! fis-je, pour le coup, je vous parie vos droits d'auteur pour vingt représentations tout de suite:

– «Tope! consentit Meyerbeer.

– «Les vingt représentations données, il revint à moi: «Eh bien? lui dis-je, vous êtes satisfait, j'espère? Voulez-vous encore que?... – Non, non non!» s'exclama-t-il; je crois désormais l'opéra bien lancé.» Tout Meyerbeer est là-dedans.

– «Comme musicien, qu'en pensez-vous?

– «Je vous l'ai dit, c'était un grandissime artiste, extrêmement consciencieux, fou de musique. Lorsqu'il monta *l'Etoile du Nord*, il vint me demander ma fille, Caroline Duprez, qui lui a joué cet ouvrage soixante fois de suite.

– «Il m'est revenu, fit M. Duprez après une légère pause, qu'on se permet aujourd'hui de discuter le talent de Meyerbeer. Eh bien! Monsieur, vous tombez à merveille: je me suis occupé aujourd'hui même de rimer quelques alexandrins sur nos musiciens français en leur opposant Wagner. Ces vers font partie, vous le voyez, de ce cahier dans lequel – sous ce titre *Un Gamin de Paris, Ecllosion d'un Artiste* - j'ai entrepris de raconter, en vers, toute ma jeunesse et mes débuts.»

M. Duprez, articulant alors et vibrant comme aux beaux jours, se mit à me déclamer le couplet qui suit et dont je garantis toute l'exactitude:

Ce siècle a vu pour l'art lyrico-dramatique
Des maîtres qu'aujourd'hui on dit faibles en musique:
Les Méhul, Halévy, Rossini, Meyerbeer,
Jugés par les nouveaux, sont bien loin de Wagner
Dont la musique exclut surtout la mélodie;
De son art orchestral le bruit la répudie.
Si l'on ne chante plus, on chantait de mon temps;
Le stupide public applaudissait nos chants.
Mais musique n'est plus que sonorité forte.
Que, parfois, en criant, la voix humaine escorte.
Je ne discute pas. Si chanter est un art,
Mon gamin eut le nom d'un bien fameux gaillard!

Le gamin, qui eut le nom d'un bien fameux gaillard, c'était M. Duprez.

– «Vous proposez-vous, lui demandai-je, de faire éditer ces vers?

– «Que diable voulez-vous!... Cependant, si un éditeur me les demandait, je les lui donnerais volontiers pour rien.»

Et M. Duprez reprit la plume, et se replongea dans son concubinage sacré avec la Muse.

L'ÉCHO DE PARIS, 14 novembre 1891, pp. 2-3.

FERNAND XAU.

L'ÉCHO DE PARIS, 14 novembre 1891, pp. 2-3.

Journal Title:	L'ÉCHO DE PARIS
Journal Subtitle:	
Day of Week:	Saturday
Calendar Date:	14 NOVEMBRE 1891
Printed Date correct:	
Volume Number:	
Year:	
Series:	
Issue:	
Pagination:	2 à 3
Title of Article:	A PROPOS DE MEYERBEER
Subtitle of Article:	
Signature:	Fernand Xau
Pseudonym:	
Author:	
Layout:	Internal main text
Cross reference:	L'ÉCHO DE PARIS, Supplément littéraire illustré, 8 novembre 1891. «A propos de l'actualité – Meyerbeer», p. 1- 2.